

Article

« Dollier de Casson ou l'écriture à l'état naissant »

André Vachon

Études françaises, vol. 28, n°2-3, 1992, p. 169-177.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/035887ar>

DOI: 10.7202/035887ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Dollier de Casson ou l'écriture à l'état naissant

ANDRÉ VACHON

Point de lecture suivie, sans un acte de foi. Les premières lignes, les premières pages m'auront persuadé que ce texte promet quelque chose, et c'est la promesse, plutôt que son accomplissement, qui fait que je tourne les feuillets, à l'envers comme à l'endroit, et que souvent je relise. Pourtant je comprends tout. Les mots s'enchaînent suivant les règles, ils se hâtent vers le point final, et je traduis à mesure. Mais aussi, je le sens, ils convergent. Ils se hâtent vers autre chose encore, jamais atteint, jamais dit. Une sorte de point de fuite. Et c'est peu dire que le sens d'un texte n'est jamais épuisé. Le sens, c'est l'insaisissable. Mais l'esprit cherche son repos, et tout lui est bon qui rapproche le moment d'en finir avec ce texte : l'occasion, la date, l'intention déclarée, l'une quelconque des circonstances de sa composition.

Nous sommes en 1672, peut-être à l'automne. Pour des raisons qu'il ne s'embarrasse pas de préciser, le sulpicien Dollier de Casson met abruptement fin à sa chronique de Ville-Marie, bâcle une conclusion, puis une introduction, à coups de remarques inattendues et de jeux de mots. Ce récit largement composé d'anecdotes guerrières, où les tués sont chaque année recensés avec soin, et qui est au vrai l'histoire d'une utopie et de son échec, Dollier prétend l'adresser à des

confrères parisiens, malades, pensionnaires de l'infirmerie de Saint-Sulpice, plutôt qu'à ses supérieurs. Ces premiers lecteurs, l'*Histoire du Montréal* saura les porter, bien mieux qu'un bateau, jusque sur les bords d'un fleuve fameux, dont les eaux, assure-t-il, sont si roboratives et si saines, que la Seine même doit lui céder son nom ! Plaisanterie, certes. Mais voici ressurgir l'idée maîtresse du grand finale qu'est le chapitre de conclusion. Une idée, au sens primitif de ce mot, tenant à la fois du fantasme et de la valeur, quelque chose tenant au corps, comme à l'esprit — comme au génie de certaine royale Montagne, sise au milieu d'une île baignée par le fleuve le plus beau du monde. L'humour incontrôlé de notre sulpicien reflète comme rien d'autre l'indicible du lieu, et le sens de cette péroraison demeure finalement indécidable. Boire l'eau, respirer l'air du Montréal, ce serait la santé assurée, c'est même, presque à coup sûr, l'immortalité. Le mot n'est pas trop fort, on s'en empare, on en fera le pivot du morceau de bravoure qui, tirant un trait sur le passé — espoirs sans cesse déçus, combats incertains, rêves avortés —, doit mettre fin à l'ouvrage. L'histoire après tout n'est rien, au regard de ce qui demeure. Reste, inaltéré, à mi-chemin entre l'observable et le jamais vu, le pays lui-même. Et c'est un étonnant exercice de lecture du lieu que cette conclusion improvisée. Mais le développement est émaillé de remarques si incongrues que les sulpiciens de Paris auront pu en être scandalisés. Ainsi s'expliquerait que le manuscrit, peu ou pas diffusé, soit demeuré inconnu jusqu'à sa découverte par Louis-Joseph Papineau, en 1845.

« Montréal insolite », tel pourrait être le titre des dernières pages sorties de la plume du chroniqueur de Ville-Marie, qui est seigneur du lieu, responsable de sa paroisse, et curieux comme pas un de ses traditions orales. Que, par exemple, une seule femme soit morte, ces six dernières années, parmi les quatorze ou quinze cents habitants de l'île, il n'y aurait là rien d'étonnant. À Montréal, dès les temps héroïques, le sexe féminin était réputé quasi immortel, et il ne fait pas de doute que la salubrité du pays joue à l'avantage de celui-ci. On en donnera pour preuve unique et suffisante l'aventure survenue, il y a peu, à une veuve désireuse de se remarier, et dont le mariage fut publié à un seul ban, célébré et consommé avant l'enterrement du premier mari ! Voilà de quoi faire rêver les jeunes filles entretenues aux frais du Roi dans les hôpitaux de Paris et renouveler chez elles, ou la dévotion au Septième Sacrement ou l'envie de vivre longtemps ! Mais voici la toute dernière nouvelle de Montréal. Elle a pour sujet un malfaiteur notoire, qui s'est vingt fois échappé de nos prisons. Le désespoir des serruriers, mais aussi des charpentiers et des maçons,

il se défait de ses menottes comme si c'étaient des mitaines, des fers aux pieds comme de ses chaussons, du carcan comme de sa cravate. Or, ce champion de la liberté vient encore de s'enfuir : cette fois, pour toujours ! Repris il y a quelques mois, il trompe l'attention de ses gardes et leur fausse compagnie en emportant leurs sept fusils. Dieu sait ce qu'il est devenu. Chef de bandits, à nous préparer les pires désordres, ou passé aux Hollandais de la Nouvelle-Amsterdam ? On dit qu'il est parti pour le sud avec un autre scélérat, et une Française si perdue de mœurs, qu'elle aurait donné ou vendu deux de ses enfants aux Sauvages...

Deux scélérats en rupture de patrie, une scélérate en rupture de famille, passés à l'ennemi ou aux Sauvages, donnés en exemple à des jeunes filles rêvant d'un ailleurs fabuleux, qui leur promettrait une sorte d'immortalité dans le temps : voilà la digne fin de l'histoire d'une folie.

Une histoire qui commence par l'exposé des origines quelque peu surréelles de la colonie. Il y eut en effet, avant l'abattage du premier arbre, avant la légendaire messe, sur un autel éclairé par une lampe dont le verre retient prisonniers tout un essaim de ces insectes appelés mouches-à-feu, simultanément présents dans l'esprit de deux, puis de trois, quatre, cinq personnes de qualité, un certain dessein : l'an quarantième de ce siècle, quelque part entre Le Mans et Angers, toute une histoire à l'état naissant. Car il se trouve pour lors, en la ville de La Flèche, deux personnes ayant lu la même Relation, laquelle parle fortement de *l'île du Montréal* — mots essentiels pour l'intelligence de ce qui va suivre, et qui d'abord structurèrent, chez Le Royer de La Dauversière, ce qu'il faut bien appeler une révélation, la lecture lui ayant imprimé dans l'esprit une représentation de l'île, aussi vive et exacte que s'il l'avait vue de ses yeux, lui qui pourtant ne fera jamais la traversée. Il se confie au baron de Fancamp et, quand les deux hommes s'en vont ensemble rencontrer le supérieur des jésuites, le *dessein du Montréal* possède déjà l'inquiétante étrangeté d'une peinture hyperréaliste. Forme idéale peut-être, mais pesant sur le lieu, sur le temps, et leur imposant un sens. Si bien que, parvenus à Paris, ils ne s'étonnent guère d'entendre Jean-Jacques Ollier, le fondateur du séminaire de Saint-Sulpice, les accueillir par ces mots : « Je sais votre dessein », avant même qu'ils aient ouvert la bouche. Voici donc, façonné par une sorte d'évidence intérieurement perçue, qui n'appartient en propre à aucun de ses membres, le premier noyau de la Société des Messieurs et Dames du Montréal. Le dessein va dès lors s'étendre de lui-même, provoquer la rencontre fortuite de La Dauversière et de Maisonneuve, dissuader Jeanne Mance de prendre le chemin de Dieppe, la diriger sur La Rochelle, où

elle croise par hasard ce La Dauversière dont elle ignore jusqu'au nom mais dont elle sait, déjà, tout ce qu'il importe de savoir. Pour qu'enfin Ville-Marie puisse naître, au printemps de 1642, il ne reste qu'à armer deux navires, et à traverser.

Dollier n'est pas un homme de plume, et il est d'autant plus touchant de suivre pas à pas son effort de mise en ordre des événements, le souvenir des hommes, dit-il, étant le seul mémorial dont on puisse user en cette histoire, «laquelle jusques ici n'a eu aucun écrivain». C'est-à-dire: aucun chroniqueur, l'acte d'écrire étant ici opposé à la parole vive. Mais, s'agissant d'écriture et d'histoire, je ne puis pas ne pas donner aussi, à de tels mots, et le sens qu'ils ont couramment aujourd'hui, et leur sens le plus ancien. Car l'*Histoire du Montréal* témoigne aussi d'une volonté de mise en forme. De bribes arrachées à la mémoire collective, quelqu'un écrit une histoire, au sens d'Aristote, qui oppose celle-ci à la simple chronique. Du reste, la mise en ordre chronologique est aussi gauche et naïve qu'il se peut. Trente années écoulées depuis 1642, autant de chapitres écrits par un Dollier qui, débarqué à Montréal il y a tout juste six ans, s'enchanté de son personnage de rédacteur fictif, pressé, l'automne venu, de porter sa «lettre annuelle» aux navires en partance pour la France. Autant d'années dites «historiques», autant de morceaux coiffés d'un titre où apparaissent deux dates, deux fois le mot «automne». Soixante fois le même mot, orthographié de sept manières différentes: image, comme on voudra, du chaos, ou de l'inerte matière qui fournit le sujet de tout ouvrage de l'esprit. Mais voici en pleine masse l'idée qui, de cet ancien soldat, devenu explorateur, puis curé, seigneur temporel et premier ingénieur de Montréal, fera un écrivain — l'espace de quelques mois. Voici, qui peut donner corps à l'impossible, un dessein.

Mais un dessein, s'il peut transformer une utopie en réalité, n'en fait pas pour autant quelque chose de raisonnable. Or, le projet de La Dauversière et de ses associés était doublement absurde, et l'on fit tout pour l'empêcher, à Paris et davantage encore en Nouvelle France. Il s'agissait bien d'aller planter, là où nul Français depuis Cartier n'avait songé à se fixer, une Cité harmonieuse, indienne et française, sauvage mais éclairée, moderne, policée à la chrétienne. Le gouverneur crie à la «folle entreprise» et croit se débarrasser de Maisonneuve en lui offrant, proche Québec, l'opulente seigneurie d'Orléans, dite jadis Île de Bacchus. Proposition imparable, elle attire justement à son auteur une de ces répliques cornéliennes, qui authentifie le caractère héroïque, gravé dans la mémoire collective, du fameux dessein: «Quand tous les arbres de la forêt devraient se changer en Iroquois...»

Le Montréal, solidairement Forêt et Iroquoisie, mais c'est l'envers de nous-mêmes, et c'est pour cela qu'il faut y plonger! Dollier ne manque jamais de restituer la trace indélébile de cette identification dans le souvenir des premiers colons. Au-delà de la palissade, «des journées entières chacun derrière sa souche», rien que des Iroquois. À la vérité, «il n'y avait morceau de bois qui ne pût être pris pour l'ombre ou la cache d'un ennemi» — particulièrement en cette année 1647, où les Associés parisiens, attirés par les lucratives affaires du Levant, commencent à faire défection. La Société aura bientôt perdu les trois quarts de ses effectifs, les secours n'arriveront plus; encore quelques années, et le gouverneur pourra sérieusement se demander si Montréal existe toujours. La barque envoyée en reconnaissance n'ose trop approcher, et s'en retourne avec la nouvelle qu'il n'y a plus, là-bas, signe de Français vivant. Contre tout bon sens, la barque amie serait repartie aussitôt après avoir accosté. Illusion collective, à la faveur des légendaires mais très réelles brumes de l'automne montréalais? Les vieux Montréalais se le demandent encore, et Dollier avec eux... Et moi donc! Comme quand, arrêté par tel passage d'un poème, d'un roman, d'un ouvrage d'histoire ou d'un essai, à la fois je me demande, je comprends et recommence à me demander ce que c'est, au juste, que réel et réalité. C'est ce qui tombe sous le sens? Ou bien c'est ce qui rompt, soudain, l'ordre radoteur du temps? C'est ce qui paraît? Ou bien c'est ce qui apparaît une bonne fois, en une seule fois? La réalité est de toute manière à déchiffrer, à conquérir, à prendre. Ou à laisser. Et, de même que la clarté de vue a quelque chose de la vision hallucinée, la réalité a quelque chose de l'apparition. On y croit, on n'y croit pas. Mais je ne vois vraiment, que si je le *veux*. Le pinceau ou la plume à la main, disait Degas. Et Balzac, Stendhal, Michelet l'ont certainement dit, en d'autres mots. Hors ces moments exceptionnels, de concentration, d'attention, c'est assez de vivre, guidé par de commodes stéréotypes.

Illusion, le dessein du Montréal? Mais lequel? Celui des premiers Associés, ou celui du sulpicien Dollier de Casson? Nous sommes de toute manière en 1672, avec le seigneur et curé du lieu qui, une dizaine d'années après le retour définitif de Maisonneuve en France, tente d'abord de comprendre l'aventure vécue dans leur verte jeunesse, par les plus vieux parmi ses paroissiens et paroissiennes. Or, pendant de longs mois cette année-là, Dollier se serait trouvé malgré lui réduit à l'inaction. Il s'est risqué en raquettes sur le fleuve, dit-on, la glace a cédé sous son poids — un poids énorme, paraît-il, les relations du temps le peignant en colosse, capable de porter deux hommes assis sur ses mains —, et c'est de justesse qu'il

aurait été sauvé, après être resté plusieurs heures dans l'eau glacée. Dollier, l'indestructible, aura vu la mort de près. Et c'est pour conjurer le fantôme de sa propre fin, qu'il se serait mis à écrire. Ainsi, chacun en son temps et pour les mêmes raisons, Balzac, Stendhal ou Michelet, Proust, Musil ou Joyce, qui eux aussi écrivent pour célébrer une époque, naguère encore traversée par quelque grand dessein — rêve vécu ou illusion, comme on voudra —, et qui touche à sa fin. Car la fin de quoi que ce soit, autrement dit sa propre mise en échec, l'esprit ne le conçoit pas. Il n'y a point de place en lui pour le non-sens. Et ce n'est pas un hasard si *l'Iliade*, le tout premier monument de notre culture, se termine par des Jeux funèbres. Après tant d'acharnement à tuer et à détruire, que reste-t-il, d'une entreprise qui figure le tout de la vie? Il reste à dire qu'elle fut malgré tout cohérente. Étrangement réglée, comme un ballet. Belle, de cette beauté bizarre que prennent les choses quand je tente de me les représenter, pour comprendre comment elles s'y prennent, elles aussi, pour durer, si peu que ce soit.

Bizarrerie extrême, cohérence touchant parfois au délire, elles disent que l'*Histoire du Montréal* fut écrite sous la pression d'une véritable nécessité intérieure. François Dollier de Casson, personne ne la lui a demandée, cette chronique des temps héroïques, et, qui sait même si elle trouvera un seul lecteur. Le voici donc, libre de toute obligation ou envie, hors celle de dire qu'il est, lui, vivant. La joie animale avec laquelle il reprend chaque jour la plume, est partout sensible à fleur de texte.

Mais le chroniqueur jette d'abord un coup d'œil sur les *Véritables Motifs des Messieurs et Dames du Montréal*, factum publié à Paris, moins d'une année après la fondation de Ville-Marie. Car tout le monde fut contre, dès le début et même avant. Le manifeste parisien ne cherche nullement à montrer le caractère raisonnable ou même viable de l'établissement. Bien au contraire : son mouvement est celui d'une surenchère de motifs plus irréalistes les uns que les autres, expression, pour le lecteur d'aujourd'hui, d'un désir véritablement compulsif, de conversion à l'altérité absolue de la forêt montréalaise, tout autant que d'un projet d'acculturation de l'Iroquoisie. Le Dessein était pour le moins ambigu. Dollier l'a bien compris, qui fait de Montréal, pour les Français, le lieu d'une miraculeuse régénération de la santé, de l'esprit, et du corps social lui-même.

Des temps héroïques, le chroniqueur ne prétend pas tout raconter, il va plutôt, dit-il, composer un bouquet, de quelques fleurs cueillies dans ce « Champ de Mars ». La métaphore est plus que gauche, elle frise l'absurde : mais elle est

juste. Et il faut savoir gré aux auteurs de la récente édition critique de l'*Histoire du Montréal*¹, de nous l'avoir restituée. Là où on lisait « champ de Mai », attendu parce que fleuri, il faut lire, impossible mais vrai : « champ de Mars » — champ de bataille, les premiers Montréalistes n'ayant eu d'autre choix, jour après jour, que de mourir de mort violente, ou de tuer. C'est de sanglantes fleurs que Dollier composera son bouquet. Le style, ici, traduit au mieux l'absurdité d'une entreprise qui est tout le sujet de l'ouvrage. De quelque manière qu'on l'envisage, le projet des La Dauversière, Fancamp, Ollier et autres rêveurs, était irréalisable. Et pourtant, Montréal existe ! Son seigneur et curé en a dessiné le plan, il trace et nomme ses première rues, il projette même le creusage d'un canal qui relierait le fleuve, depuis le lieu-dit Lachine, au vaste réseau des rivières du Nord, dont l'une — sait-on jamais — pourrait bien aller se déverser dans cette mer du Sud ou Vermeille, qui baigne le rivage justement de la Chine... Montréal, ce rêve insensé, devait être un échec ? Bien au contraire, sa fondation fut aussi inévitable et nécessaire que celle de Rome, par exemple. S'il ne l'écrit pas, l'auteur de cette *Histoire* ose le penser. Montréal ne pouvait pas ne pas exister ; et le curieux futur du passé : « il fallait », qui introduit chaque événement marquant et lui assigne sa place dans l'interminable premier chapitre, fait de l'ouvrage tout entier une sorte d'*Énéide*.

Il fallait, premièrement, que plusieurs personnes de condition, ou fortunées ou socialement influentes, mais certainement pieuses, eussent lu la même Relation du Canada, qui parlait si fortement de certain lieu-dit. Montréal n'est en effet, à l'époque, rien de plus qu'un nom sur une carte, et inscrit fort avant, même trop avant dans les *terrae incognitae*. Personne n'en parle plus, depuis Cartier, surtout pas les Relations des jésuites. Et l'on cherchera en vain le fameux écrit, providentiellement tombé entre les mains de tant de personnes destinées à devenir les fondateurs et fondatrices de l'improbable établissement. Pourtant, dans cette France de l'Ouest, si éloignée encore de l'âge classique, des derniers héros, des Corneille, des Descartes et des Champlain, tout le monde en parle. Élève au Collège de La Flèche, La Dauversière eut pour condisciples Descartes et Mersenne, mais aussi Ragueneau, Quentin, du Marché et Buteux, futurs missionnaires chez les Hurons ; il y aura connu Charles Lalemant, premier supérieur de la mission, et Paul Le Jeune qui, après avoir enseigné la rhétorique à La Flèche, fera de la Relation

1. François Dollier de Casson, *Histoire du Montréal*, nouvelle édition critique, par Marcel Trudel et Marie Baboyant, Montréal, Hurtubise-HMH, 1992.

de Nouvelle France un véritable genre littéraire. Sur Montréal, l'on n'écrit guère, mais il en est certes beaucoup question de bouche à oreille. Au début du siècle, Champlain, qui ne connaît sans doute pas le *Brief Récit* de Cartier, met ses pas dans les pas de celui-ci et, comme l'autre en 1535, remonte aussi haut qu'il le peut: jusqu'au lieu-dit Montréal, la voie d'eau qui semble promettre, au-delà d'un nombre incalculable de « sauts d'eau », de mener à une étrange Mer douce, puis à la Mer du sud et à la Chine. Né dans les Charentes, Champlain connaît mieux que quiconque la légende de Cartier et de ses compagnons, simple tradition orale, mais plus convaincante et peut-être plus sûre qu'aucune relation écrite. Lors de son second voyage, le Malouin avait en effet repéré, là où la Rivière de Canada cessait d'être navigable, une île, au milieu de l'île, un véritable observatoire, d'où l'œil peut embrasser les Laurentides, les Adirondaks, les Montagnes vertes, et certaine rivière dont les Indiens laissent entendre qu'elle arrose une région truffée d'or et de diamants. Et c'est après avoir fait réciter, solennellement, deux passages clés du Quatrième Évangile: la Passion, et ce qu'il nomme lui-même l'*In Principio*, qu'il baptise Mont Royal la modeste élévation, comme étant — pourquoi pas? — la tête d'une possible et incommensurable France nouvelle.

Ils sont certainement nombreux à cette époque, dans les provinces de l'Ouest, à partager la même espérance. Jeanne Mance, en cela exemplaire de tant d'hommes et de femmes que Dollier nous montre languissant dans des hôpitaux, « son pays natal lui était une prison, son cœur y était sur les épinés ». Mais encore fallait-il que la Providence l'allât chercher, elle, en même temps, presque jour pour jour, que Chomedey de Maisonneuve. Différent en cela, de tant d'autres hauts lieux du monde et de l'histoire, Montréal devait être fondé par un homme et une femme — trait majeur du Dessein, selon l'écrivain Dollier de Casson. Rien de plus cohérent que la mise en forme de l'histoire de Montréal, par ce providentiel chroniqueur. De même, en effet, que l'homme a été créé mâle et femelle, toutes choses, et particulièrement les grandes, ont une matière et une forme, un dehors et un dedans. Et c'est ainsi que la réalisation du Dessein allait requérir deux personnes également nécessaires, l'une « engagée pour le dehors et la guerre », et une autre « qui eût soin du dedans », au milieu d'une nature doublement hostile, prompte à faire ou des malades ou des blessés. Se trouve dès lors inscrit dans la forme même de la cité, le principe d'une société nouvelle, où les hommes et les femmes seraient également fondateurs, bâtisseurs et même combattants. Et Martine Messier, « cette

Amazone», sera aussi efficace contre les Indiens, que, par exemple, Lambert Closse.

Mais tout s'oublie, et davantage encore une entreprise médiocrement rentable, une terre qui nourrit mal ses habitants, quand elle ne les fait pas mourir. Cartier avait rapporté de son dernier voyage quelques éclats de pyrite qu'il prenait pour de l'or, et Champlain assoiera Québec sur un promontoire nommé Cap Diamant. Or du Canada, or des fous, c'est du pareil au même. Terre d'illusions, cette France d'outre-mer? Apparence et réalité, comment les séparer? «Il se peut faire que je me trompe, et ce n'est peut-être qu'un peu de cuivre et de verre que je prends pour de l'or et des diamants», écrit l'auteur du *Discours de la méthode*, qui se souvient peut-être alors, de l'extrême crédulité de tel de ses condisciples ou de ses maîtres jésuites, touchant les choses du Canada.

Terre de folles espérances en tout cas, dit notre Dollier, qui fait de certain mauvais sujet, vingt fois remis en prison mais qui vient encore de s'évader: *cette fois, pour toujours*, le prototype du Français d'Amérique, et particulièrement, du Montréaliste.